

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 77 (1989)

Heft: 3

Artikel: Témoignage : les femmes de l'Intifada

Autor: Aleinik, Clotilde

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-279005>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Témoignage : les femmes de l'Intifada

Une femme juive de Suisse nous a fait parvenir le récit du séjour qu'elle vient d'effectuer parmi les Palestiniennes de Cisjordanie. Nous avons accepté de lui donner la parole parce que nous estimons que ce cri de révolte mérite d'être entendu. Vos réactions seront les bienvenues.

Notre taxi arabe aux plaques bleues (les israéliens se distinguent par des plaques jaunes) nous dépose à quelques mètres du camp de Deheishe, près de Bethléem, et nous nous enfilons, entre deux patrouilles, par un passage laissé entre des murailles de fûts de ciment qui condamnent les accès au camp. Yaël, une amie israélienne engagée dans une organisation de femmes qui défend les prisonnières politiques palestiniennes et soutient leurs familles, nous emmène, sa sœur Lisa, mon compagnon J.-F. et moi, chez une mère de 14 enfants. Nous venons visiter en particulier sa fille martyre de 17 ans, Amneh, grièvement blessée au ventre le 4 avril 1988 par un coup de fusil alors

qu'elle étendait son linge sur le toit, arrêtée dès sa sortie de trois mois d'hôpital, torturée, transférée d'une prison à l'autre, et finalement relâchée le 4 novembre. Elle est à l'école, et la mère accueille chaleureusement notre groupe qui comprend pourtant trois femmes juives.

« Nous n'avons rien contre les juifs. Bien au contraire, nous ne demandons qu'à vivre pacifiquement auprès de vous. Vous êtes les bienvenus chez nous. » Et elle nous raconte le harcèlement quotidien que l'armée fait subir à ces familles parquées misérablement dans les camps depuis quarante ans, entassées à 10 ou 12 dans une pièce, démunies, bien souvent, de tout moyen d'existence. « Les soldats arrivent la nuit,

fracturent la porte, entrent, cassent tout, arrachent les gens des lits et les frappent, une fois même pendant quinze nuits consécutives. Si nous disons un seul mot, ils nous brisent les membres. Mon mari est mort, et 4 de mes fils sont en prison, l'aîné depuis cinq ans. Nous ne pouvons pas leur rendre visite, car ils refusent de dire où ils sont. Ils nous harcèlent sans arrêt. Hier, nous avons fait une manifestation de solidarité avec les 5 jeunes massacrés à Naplouse. Par vengeance, ils tirent n'importe où, arrêtent les enfants. Elle marque un temps, et sourit : « Les cailloux sont devenus des kalachnikovs. »



12 Dessin d'un petit Palestinien des camps : des enfants sans enfance.

La force de se battre

Son fils apporte des tasses de thé fumant. Elle reprend gravement, mais sans mélodrame : « Tous les hommes et les fils aînés sont arrêtés. Il n'y a plus que des femmes dans les villages. Et les femmes continuent. J'ai le cœur malade. Mais quand je vois tous ces malheurs, ça me donne de la force. Que faire quand vous voyez vos fils tués devant vous ? Mon fils de 12 ans a été emmené de l'école au centre d'interrogatoire et battu sauvagement parce qu'il avait jeté des pierres. »

A ce moment, rumeur dans la rue. Elle sort de la cour de sa petite maison, apprend que son fils de 14 ans vient d'être arrêté, et part toute seule, sans une hésitation, vers le tournant de la rue. Des détonations déchirent notre silence angoissé. Elle revient dix minutes plus tard, tenant l'enfant par l'épaule, illuminée d'un sourire serein dont la force dépasse encore notre entendement.

La tactique des mères palestiniennes est connue. Elles n'ont pas peur de haranguer les soldats qui les tiennent en joue, de leur enjoindre de rendre leurs enfants, d'encercler des militaires qui tabassent un jeune en criant toutes : « Libérez mon fils » ou de faire un rempart de leur corps autour d'un même qu'ils tentent d'arrêter. Mais cette sorte d'amnistie dont elles jouissent semble battue en brèche, depuis les offres de paix d'Arafat et l'amorce de dialogue américano-palestinien, par un regain de sauvagerie militaire.

Des enfants sans enfance

Les filles lancent aussi des pierres. Nous les avons vues. Seulement, on nous a demandé de ne pas les photographier, parce qu'une centaine d'enfants ont été arrêtés sur la base de photos de manifestations. Nous sommes toujours dans le camp de Deheishe, dans une deuxième famille. La mère, Amira, nous raconte comment son fils de 15 ans a été emmené il y a deux semaines à la prison de Daharia, bien connue pour sa pratique de la torture. Des enfants ont même disparu. Un autre fils de 18 ans a été également arrêté il y a quelques mois et horriblement frappé devant les plus jeunes. Sa fille de 8 ans a des cauchemars et hurle la nuit. Tandis qu'elle nous parle, un groupe d'enfants entre affolé, pour avertir que sa fillette de 11 ans vient d'être arrêtée. Waffa sortait de l'école avec ses camarades. Quatre soldats l'ont entourée et mise en joue : « Si tu bouges, on te tire dessus. » Elle pleurait et tremblait. Notre amie Yaël a couru à son secours. Les soldats l'ont braquée également : « Tirez-moi dessus si vous voulez, mais relâchez cette enfant qui ne vous a rien fait — On devrait plutôt vous réduire en bouillie, ont-ils répondu. » Sa détermination a eu raison de leur pleurerie. Elle a ramené la petite, traumatisée, sous la salve d'applaudissements des gamins qui, du coup, cessèrent de jeter des pierres.



Cette femme de 40 ans de Kalkyilia a été blessée au bras en tentant, dans sa propre maison, de défendre son fils aîné contre un groupe de soldats. Le jeune homme a été tué par 27 balles. La mère et le fils cadet, également blessé, ont été empêchés par l'armée pendant une heure de rejoindre l'hôpital. Quand ils y sont arrivés, il était trop tard, et le fils cadet est mort également.

Si ces mêmes nous étonnent par leur lucidité et leur courage, n'oublions pas non plus qu'ils paient cher la terreur permanente dans laquelle ils vivent. Depuis leur naissance, ils n'ont rien connu d'autre que les fusils et la violence. Beaucoup souffrent d'insomnies, de terreurs nocturnes (ô combien justifiées), de douleurs dorsales, maux

En tant que femme juive

L'Intifada, soulèvement qui embrase la population des Territoires occupés depuis plus d'une année, est le fruit de vingt années de révolte et d'amertume ravalées, de l'indifférence du monde face à la tragédie des Palestiniens, du désespoir de voir prendre fin un jour une occupation qui devait être provisoire mais qui, au cours des années, s'est transformée en conquête coloniale. Quant à la répression exercée par l'Etat d'Israël, elle est cautionnée par le silence et la complicité d'une large majorité d'un peuple à peine sorti de l'épouvante de l'holocauste. En tant que femme juive, fille d'une famille ayant subi les camps de concentration, j'appelle toutes les femmes juives et tous les hommes juifs de Suisse à protester, à dire haut et fort leur désaccord, à crier leur révolte et leur refus de cautionner l'écrasement d'un peuple qui ne fait que réclamer ce que nous avons eu : une terre, et le droit d'exister en tant que nation. (ca)

de tête, anorexie, troubles nerveux : le syndrome de l'enfant a qui est dénié son droit à l'enfance.

Nous ne retournerons pas sous le voile

Terry, une étudiante universitaire de 22 ans, a été arrêtée pour la première fois le 4 novembre 87, placée pendant dix-sept jours à l'isolement dans un box du « Russian Compound », interrogée à toute heure, la tête couverte d'un sac puant, privée de sommeil, pendue des heures par les mains, torturée. Tout cela sous l'accusation d'être active dans des organisations de jeunesse. Au cours de sa détention, elle a contracté une grave infection du foie qui a conduit à son hospitalisation. Quatre jours après sa sortie d'hôpital, le 14 novembre, ses tortionnaires l'ont arrêtée à nouveau. Malgré son état de santé délabré et sa demande de médicaments au CICR, ils l'ont enfermée une heure et demie dans une armoire avec quatre trous dans le toit. Ses jambes ont commencé à enfler, elle a été prise de vomissements, puis deux jours après de fièvre élevée. Nouvelle hospitalisation. Quand elle est ressortie, l'université était fermée et n'a jamais rouvert depuis.

Ardente féministe, Terry nous raconte : « Depuis l'Intifada, les femmes sortent de leur soumission traditionnelle et se mobilisent pour créer des structures de secours médical, des classes d'alphabétisation, des réseaux de soutien aux familles durement frappées, des jardins d'enfants. Les projets productifs palliant la dépendance envers l'économie israélienne se multiplient.

Les pères, les maris ne tentent plus de réprimer cette nouvelle affirmation des femmes comme ils l'auraient fait dans le passé, mais au contraire ils l'encouragent et la légitiment. Non seulement les Palestiniennes participent aux manifestations de rue, mais le 8 mars, lors de la Journée internationale des femmes, elles sortent massivement et forment de grands cortèges à travers tous les Territoires occupés. A Ramallah, au moins 2000 femmes ont marché sur l'hôpital. Les soldats ont attaqué et tiré. A Gaza, 6000 à 8000 femmes ont défilé la nuit. Par contre, elles n'accordent aucune attention à la Journée des mères.

Ce mouvement de lutte agit indirectement sur la mentalité des hommes, car les femmes, même les plus illettrées, jouent un rôle indispensable dans l'Intifada. « Pas de risque qu'elles retournent à la cuisine après la victoire. Elles savent que les Algériennes se sont fait avoir, et ne retomberont pas dans le piège. »

Elles savent aussi le tribut de larmes et de sang qu'elles paient à leur fière résistance. Enseigner, secourir, soigner est passible de prison. Reconstruire ce qui est détruit, replanter ce qui est arraché, recréer la vie sur les cendres est un crime, car preuve évidente de l'incapacité d'une énorme machine de répression à mettre un peuple à genoux.

Clotilde Aleinik